

graphe. Il dit, d'ailleurs, qu'il a mis du temps à découvrir la couleur, jouant sur une lumière où le vert et le bleu pâle dominent, traces des inclinations mélancoliques que lui procure sa terre natale.

SALLE 5 INDE, 1976-2001

Comme au Maroc, Harry Gruyaert est allé à de nombreuses reprises en Inde. La première fois, en 1976, pour faire les photos sur le tournage d'un long métrage. Et encore il y a quelques mois.

Le pays est un continent à lui seul que le photographe a vu évoluer et changer au cours des années. Calcutta, le Kerala, le Rajasthan ou Jaipur, villages, petites villes ou mégapoles, les femmes au travail, les fêtes religieuses, comment en rendre compte au travers des images ?

Pour Harry Gruyaert « la photographie n'est pas qu'une pratique artistique, c'est aussi une expérience physique, une excitation, un plaisir. Il s'agit d'être là, plus présent devant l'instant, et aussi moins vulnérable ». Et c'est peut-être en Inde, face à la leçon de vie des habitants et à l'obligation d'une remise en question permanente, qu'Harry Gruyaert a le plus expérimenté cette manière d'être du photographe qu'il définit comme « une vraie bagarre avec la réalité, une sorte de transe pour enregistrer une image ou peut-être tout manquer ».

SALLE 7 MAROC, 1986-1998

Le Maroc est une révélation pour Harry Gruyaert. Ce pays est pour lui « comme une fusion, les habitants sont mêlés au paysage dans une harmonie de couleurs, c'est le Moyen-Age et Brueghel à la fois ». C'est peut-être là qu'il découvre la re-

cherche de l'image absolue, un des fondements de son travail.

Il y retournera pendant quarante ans, y restant un mois ou un mois et demi. Il sillonne en voiture le Haut Atlas, les côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée et s'imprègne peu à peu des différences entre les campagnes et les villes.

Le Maroc a enseigné à Harry Gruyaert à photographier sans se faire remarquer en se concentrant sur ses émotions et réflexes de photographe. L'ombre, la lumière, les murs, les tissages sont les éléments visuels qui font l'identité de ces photographies et dont on voit l'évolution au cours de ces quarante années. Les couleurs – rouges denses, bleus presque irréels, verts intenses, noirs profonds... sont « un accord splendide entre les formes, les couleurs, les gestes quotidiens et la nature ». Les photographies ont la force d'une peinture, jouant sur la matière et des lignes graphiques. Avec le Maroc, Harry Gruyaert déploie toute la force de sa palette.

SALLE 8 RIVAGES, 1981-1991

« Comment expliquer ce goût pour les rivages ? Dans la peinture flamande du XVIII^e siècle il y a beaucoup de mers démontées, de bateaux pris dans les tempêtes, de ciels lourds. Je suis Flamand, j'ai vu ces peintures bien sûr. Mais c'est de l'ordre de l'inconscient ».

La France, ses îles et ses côtes de Bretagne, d'Atlantique et de Méditerranée, la Belgique et ses plages, l'Espagne, l'Afrique du Mali à la Tanzanie, l'Italie, les États-Unis, l'Égypte, la Turquie et la Corée, avec *Rivages*, Harry Gruyaert fait son tour du monde en couleur et dans le temps, des années 80 jusqu'à aujourd'hui.

Toutes en format paysage, ses photographies sont un carnet de souvenirs, racon-

tant son attirance viscérale pour le littoral et captant les subtiles vibrations chromatiques des rivages d'Orient et d'Occident. Les ciels menaçants et leurs jeux d'ombres soulignent la fulgurance de l'instant et du hasard quand la lumière inonde l'espace.

Couleurs robustes, composition au cordeau, le Flamand fixe des paysages menaçants aux ciels prêts à éclater. « Ce que j'aime, c'est ce ciel qui touche l'eau, cet infini. Ce sont des paysages qui changent tout le temps. J'ai pris très peu de photos avec un ciel bleu. Même à Nice, ou à Biarritz, j'ai saisi des tempêtes ».

ESPACES RESSOURCES

GROWING UP - SASKIA & MARIEKE - 9'35

« Entre 1986 et 2006, j'ai photographié mes deux filles.

Je suis un photographe couleur, mais je l'ai fait en noir et blanc. C'est plus direct. C'est elles qui comptent.

J'ai tourné aussi 25 heures de vidéo. Avec Olivier Koechlin, nous avons extrait les sons des bandes que l'on a montés sur les images fixes. Ce sont les bruits du quotidien, les musiques de la radio ou des disques que l'on écoutait pendant que je filmais. »

Réalisation : 2013

HARRY GRUYAERT, PHOTOGRAPHE - 65'

Un portrait de la vie et de la carrière de Harry Gruyaert, 77 ans, figure centrale de la photographie moderne, membre de l'agence Magnum Photos.

Réalisation Gerrit Messiaen : 2018

Commissariat de l'exposition :
Françoise Docquier et Ricardo Vazquez

HÔTEL DÉPARTEMENTAL DES ARTS - CENTRE D'ART DU VAR
TOULON - 236 bd Maréchal Leclerc Ouverture du mardi au dimanche de 10h à 18h
Fermeture les 25 décembre et 1^{er} janvier - Tél. 04 83 95 18 40 - www.hda.var.fr

CULTURE

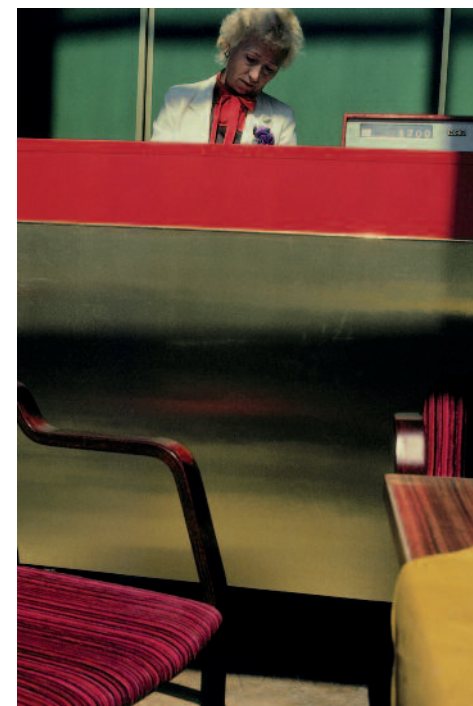


LE DÉPARTEMENT

Guide de visite

EXPOSITION

HARRY GRUYAERT P H O T O G R A P H E



Hôtel Départemental des Arts

CENTRE D'ART DU VAR

21 JUIN > 22 SEPTEMBRE 2019



TOULON - 236 boulevard Maréchal Leclerc - Tél. 04 83 95 18 40 - www.hda.var.fr
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 18 h - Fermé le 1^{er} mai - ENTRÉE LIBRE



PARTOUT, POUR TOUS, LE VAR ACTEUR DE VOTRE QUOTIDIEN

LE DÉPARTEMENT

HDA
VAR
Hôtel
Départemental
des Arts du Var
CENTRE D'ART

HARRY GRUYAERT, PHOTOGRAPHE

Dans son travail, Harry Gruyaert déploie une écriture personnelle vibrante d'énergie. Ses photographies, le plus souvent en couleur dont l'usage très particulier qu'il en fait a souvent été considéré comme sa marque de fabrique, figurent un univers de clair-obscur, de contrastes, de brouillard ou de lumière. On y trouve un développement très subtil sur les ambiguïtés de l'apparence, un choix très volontaire sur les rapports de plans, de transparence, sur l'exigence du volume et de l'espace.

Le parti pris du cadrage fait alors éclore la somptuosité d'images du quotidien, presque pauvres ou banales. Car, chez Harry Gruyaert, qu'il s'agisse de photographies faites en Afrique du Nord, au Moyen-Orient, aux États-Unis, en Russie ou en Europe, tout rapport au réel est d'abord mis en scène, instinctivement : choix d'une certaine distance, d'un champ de vision, d'une vitesse de « regard », d'une exposition. Toujours l'amorce d'une représentation par la nature même de l'arrêt effectué, de la découpe et du rythme qu'il propose. Dans les images d'Harry Gruyaert l'utilisation de la lumière au sens large, offre la possibilité d'une sensation pure bien au-delà de la simple représentation. En fait, à travers une recherche de la lumière, de la couleur et du format adéquat, il semble vouloir saisir au plus juste la vie particulière de chaque élément de décor. C'est ce qui en fait la force. Chez Harry Gruyaert, rien n'est superflu ; tout est épuré pour donner à voir une authentique intelligence du regard.

Françoise Docquier

Salle 1

EAST / MOSCOU, 1989

En 1989, Harry Gruyaert est invité avec d'autres photographes à Moscou pendant les festivités du premier Mai, dans le cadre d'un échange avec des photographes russes. Il part avec Josef Koudelka. C'est le second séjour du photographe derrière le rideau de fer. Il reste dix jours et dit « voir une société figée, sclérosée qui ne savait plus à quel saint se vouer. Une gamme de couleur délavée, sourde s'offrait tout à coup, à l'image de cet univers entre deux mondes. »

Il photographie surtout des groupes, des hommes et des femmes dans des magasins, dans la rue, au marché, au restaurant, des enfants jouant et même un concours de chiens. Ses clichés des célébrations du 1^{er} mai n'ont rien d'officiel. De toutes ses photographies, se dégage une impression de solitude, d'attente, d'accablement et d'isolement plus parlante que n'importe quel commentaire. Ces images sont des témoignages bruts du Moscou des années 90. L'idée d'un échange avec des photographes russes ne se réalisera jamais et Harry Gruyaert ne retournera pas à Moscou avant 2009 où il trouvera un pays métamorphosé par un capitalisme agressif.

SALLE 2

WEST / LOS ANGELES, LAS VEGAS, 1982

La route, la voiture, les stations-service, les parkings et les *diners*, ce sont les images qu'Harry Gruyaert a retenu de l'Amérique des années 80. Son voyage de Los Angeles à Las Vegas est financé par une commande du nouveau magazine *Géo USA* et de sa directrice artistique Alice George. La série ne sera d'ailleurs jamais publiée.

Gruyaert y répond à sa façon en évitant les clichés – pas de casinos ni de joueurs accros. Vegas y est photographié de jour presque à la manière d'un architecte qui privilégie les lieux aux personnages. Les corps s'effacent au profit de silhouettes, de dos ou sans visage. À l'exception de quelques clichés d'adolescents au bord d'un lac, de bikers contemplant un paysage ou, à Vegas, de femmes ou d'hommes en maillot de bain à la piscine. Quelques photos aussi de l'Amérique profonde : des mariages convenus et des ménagères middle class.

Dès 1981, la saturation des couleurs est la marque d'Harry Gruyaert shootant toujours avec du film Kodachrome. Sa vision n'est jamais narrative mais déterminée par une construction graphique, comme ses routes de la côte ouest des États-Unis.

SALLE 3

IRISH SUMMERS - 8'24

Harry Gruyaert fait deux voyages, d'une quinzaine de jours chacun, en Irlande au volant de son combi Volkswagen en 1983 et 1985. C'est l'éché.

Dès l'arrivée, et à l'inverse de l'Angleterre, l'Irlande du Sud est pour lui un pays dont il se sent proche. Il lui rappelle la Belgique, des similitudes dans la mentalité catholique, le sens de la fête, l'alcool, les rites dans les bars où l'on boit de la Guinness noire. Et la grisaille.

Ses photographies, comme à son habitude, sont en couleur. Certaines sont éclatantes de vie comme ces deux petites filles en robe rose et verte, qui écoutent de la musique sur un bord de route, un coca à la main devant une voiture. Mais la plupart se distingue par une tonalité sourde, presque sépulcrale. En regardant le cliché sur le comté de Kerry, on imagine le vent soufflant en rafale depuis la mer d'Irlande sur le linge qui sèche, imprégné d'une odeur de pluie.

Toutes sont pleines de tendresse et de douceur, parfois drôles et avec un sens de l'humour frôlant presque l'ironie mais jamais moqueuses. En Irlande, Harry Gruyaert se sent chez lui.

LAST CALL - 7'11

« L'espace de l'aéroport possède une théâtralité exceptionnelle et réunit tous les éléments qui attrapent mon regard. Il y a d'abord l'abondance de lumière et la transparence qui créent ces jeux de reflets, de superpositions parfois déréalisantes, cette ambivalence « inside/outside ». C'est très fort cette sensation d'être entre deux mondes »

L'histoire d'Harry Gruyaert et des avions remonte à loin : petit, lorsqu'il y avait des problèmes à l'école ou à la maison, il prenait des ailes pour s'échapper, prendre de la distance en s'envolant mentalement. Et ça marchait très bien. Pour son premier voyage en 1961 à la Mostra de Venise comme simple assistant du cinéaste belge André Delvaux, il est à bord d'une Caravelle, avion emblématique de l'aéronautique française. Depuis, Harry Gruyaert photographie les aéroports au gré de ses voyages. Il aime l'ambiance de ces lieux que l'anthropologue Marc Augé a qualifié de « non lieu ».

Devenus des laboratoires des territoires de demain, ce sont des villes en soi. Et Harry Gruyaert sait en apprécier les diversités. Quoi de plus différent que l'aéroport international du Kansai au Japon construit par Renzo Piano et Noriaki Okabe, celui de Dubaï, l'un des plus gros hub au monde, sorte de Disneyland du XXI^e siècle et un aéroport d'une ville moyenne en Europe ?

Réalisation : 2019

SALLE 3 BIS

TV SHOTS - Media series #004 - 9'35

« Je vivais à Londres au début des années 70. Il y avait un poste de télévision détraqué dans l'appartement où j'habitais; il donnait la possibilité, en bougeant l'antenne intérieure et en dérégulant les commandes, d'obtenir des couleurs fascinantes. (...) J'étais donc en direct avec l'actualité, LIVE, l'appareil à la main en m'approchant parfois très près de l'écran pour cadrer différemment. (...) J'étais donc devenu une sorte de reporter en chambre devant la société du spectacle,

devant la fabrique de la pensée universelle ». Étonnant zapping photographique qu'Harry Gruyaert réalise en dérégulant la diffusion d'images de télévision. Les Jeux Olympiques de Munich en 1972 où, sous ses yeux, des activistes palestiniens enlèvent puis tuent des athlètes israéliens. C'est aussi l'année de la mission Apollo 13 : pour la troisième fois, les Américains mettent le pied sur la lune - *"mais pour la première fois en couleurs"*. Harry Gruyaert raconte l'histoire en raccourci comme si tout n'était finalement qu'un seul grand spectacle.

Réalisation : 2015

HOMMAGE À ANTONIONI - 17'36

« Je me sens plus proche des arts plastiques et du cinéma que du journalisme. J'ai vu des films dont l'image m'a davantage appris... le Désert Rouge d'Antonioni. C'est dans ce film, qu'il a repeint des rues entières pour essayer de créer une émotion bien précise... Il y a autre chose qui me lie à Antonioni ; j'ai filmé dans les années 60, ma petite amie. C'était une relation difficile. En la filmant, j'ai mieux compris ma relation avec elle, ainsi que sa confusion. Cela m'a permis de m'en détacher. C'était la période où j'ai vu « L'Aventura » et « La Notte », un grand nombre de fois, et la façon dont Antonioni a filmé Monica Vitti (dont j'étais fou) m'a beaucoup influencé ».

L'Hommage à Antonioni est une installation vidéo alternant des clichés du photographe réalisés depuis 30 ans à des scènes de films d'Antonioni et des images d'un film en 16 mm, tourné en 1965, derniers instants d'une histoire d'amour avec une femme sur le point de le quitter...

Réalisation : 2007

SALLE 4 ET 6

ROOTS BELGIQUE NOIR ET BLANC, 1985 COULEUR, 1981-1988

Harry Gruyaert est belge, né à Anvers dans une famille flamande catholique pratiquante de six enfants.

« La Belgique est probablement le pays

européen qui s'est le plus vite américanisé après la Seconde Guerre mondiale, d'où la puissance de cette banalité, confrontée au surréalisme et à la force des traditions conservées malgré tout... Aujourd'hui, c'est beaucoup moins flagrant, l'uniformisation gagne, avec une autre culture de la banalité, moins ancrée dans les traditions. Beau, laid, banalité du beau, beauté de la laideur. Ces contradictions sont aussi les miennes. » Depuis ses débuts, Harry Gruyaert travaille en couleur mais, pour la Belgique, le noir et blanc lui apparaît comme une évidence révélant avec plus d'intensité la grisaille de son pays d'origine. Ses photographies de 1970 suivent le calendrier des innombrables fêtes locales, kermesses, carnivals, processions et autres, traditions très particulières en Belgique, souvent quelconques, parfois grotesques, ironiques ou sarcastiques.

Plus tard, Harry Gruyaert décide d'évacuer ces images en noir et blanc considérant qu'elles étaient encore des balbutiements de son travail. Mais, avec le recul, elles deviennent importantes par le miroir qu'elles constituent. Et on y retrouve déjà l'ensemble du corpus qui le nourrit. Des personnages gris vus à travers une fenêtre, dans un train, au restaurant, dans la rue, mais jamais posés, souvent des parcelles de corps. Des scènes religieuses là encore fragmentées et qui témoignent d'une ferveur oppressante. Des enfants déguisés et quelques paysages caractéristiques des plages du Nord. Pourtant une photo de jeunes gens sur leur motos à la fête foraine relie déjà ce travail à ces jeunes gens en couleur des années 80 de la côte ouest des États-Unis.

En 2000, Harry Gruyaert publie son premier ouvrage sur la Belgique aux éditions Delpire Made in Belgium avec seulement des photos en couleur qui sera suivi des deux publications Roots aux éditions Xavier Barral en 2012 (rapidement épuisé) et 2018. Références à son pays d'origine, ces deux séries d'Harry Gruyaert, en noir et blanc ou couleur, sont des images fortes qui portent magnifiquement les émotions du photo-